

Compte rendu

Ouvrage recensé :

« Niveaux de langue et registres en traduction », colloque international du Centre de recherches en traduction et en stylistique comparée de l'anglais et du français (17-18 juin 1994), Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle.

par Jane Koustas

TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 7, n° 2, 1994, p. 224-228.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/037189ar>

DOI: 10.7202/037189ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

«Niveaux de langue et registres en traduction», colloque international du Centre de recherches en traduction et en stylistique comparée de l'anglais et du français (17-18 juin 1994), Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle.

«La confusion des niveaux de langues et/ou des registres est un des critères d'évaluation de la médiocrité d'une traduction.»

C'est ainsi, en insistant sur l'importance des niveaux de langues et des registres, que Paul BENSIMON, directeur du Centre, a ouvert ce onzième colloque¹. Les dix conférenciers — dont deux du Canada — et une assistance très fournie, dans laquelle le Canada était également bien représenté, ont cherché à «mettre un peu d'ordre dans ce sac à malice linguistique» et à explorer les causes de cette «médiocrité». Comme P. Bensimon l'a souligné dans son allocution, cette confusion n'a d'égale que le flou méthodologique qui entoure la notion lexicographique de niveau de langue: souvent utilisé comme synonyme ou variante de «registre», de «marque de langue» ou de «valeur d'emploi», «niveau de langue» fonctionne «comme un terme passe-partout, sinon fourre-tout». Il en est de même des termes «populaire», «vulgaire», «argotique», «littéraire», «soutenu» — utilisés d'une façon assez arbitraire — dont

1. Certaines des communications présentées seront publiées dans *Palimpsestes*.

l'emploi ne constitue en rien un système métalinguistique univoque et stable. L'organisateur du colloque a donc invité les participants à tenter de différencier «niveau de langue» et «registre», montrant lui-même la voie.

Tout d'abord, P. BENSIMON a souligné que la connaissance et la reconnaissance de *niveaux* de langues font partie intégrante du bilinguisme et du biculturalisme du traducteur, et cela quelle que soit l'étiquette utilisée. Citant quelques exemples, le conférencier a mis en évidence la relative infirmité de certains «style labels», suggérant que les niveaux de langues — ou mieux, de discours — soient envisagés dans le cadre d'une étude des systèmes connotatifs. La hiérarchisation socioculturelle des niveaux de langues, désignée plus correctement par le terme de «registre», est étroitement liée à la notion de *connotation*. Vu comme «un ensemble de traits langagiers», le registre se distingue du niveau de langue, dans la mesure où la langue «joue» de façon ponctuelle sur des syntagmes limités. Bensimon signale l'intérêt que revêt le concept bakhtinien d'hétéroglossie (cf. *Esthétique et théorie du roman*) qui conceptualise le lieu où se heurtent les forces centripètes et centrifuges d'une langue, ouvrant la voie à de nouvelles perspectives sur les registres en traduction. Selon Bensimon, l'étude des niveaux de langues et des registres relève de la sociolinguistique, de la sémantique comparée, de la stylistique comparée, de la syntaxe comparée et de l'analyse du discours.

Dans une communication intitulée «la Problématique des niveaux de langues», Françoise GADET a examiné la distinction entre registre, niveau de langue et style, signalant l'importance de l'interférence et de l'intercroisement des variantes régionales, sociales, stylistiques et situationnelles. Elle a notamment insisté sur la nécessité d'explorer plus à fond les différences entre l'oral et l'écrit.

Carol SANDERS s'est interrogée sur la traduction anglaise de l'œuvre de Raymond Queneau. Son intervention, intitulée «The Translation of Raymond Queneau's "français parlé" into English», a mis en évidence les problèmes particuliers posés par le dialogue, très marqué dans le cas de cet auteur. Sanders a signalé que cette difficulté est d'autant plus grave que Queneau n'utilise pas la langue d'une façon habituelle mais qu'il joue souvent avec les mots, leur prononciation et

leurs connotations possibles. En comparant certains passages à leur traduction ainsi que deux traductions du même texte, Sanders a établi l'importance de l'oralité dans l'œuvre de Queneau et a pu observer également que la gamme de variations et de sociolectes acceptables en anglais est plus large que celle qui existe en français.

Le problème du niveau de langue et du registre dans un texte qui reproduit la langue orale ainsi que la question des marques sociales dans le dialogue ont également été au centre de la communication de Laurent MARIE, «Hétéroglossie et traductions anglaises du *Voyage au bout de la nuit*». Marie a comparé la traduction de John Marks, qui date de 1934, à celle de Ralph Mannheim, publiée en 1988. Il a insisté sur l'importance de ces dates puisque les différences entre les traductions s'expliquent en partie par le fait que le canon esthétique diffère selon l'époque. Bien que la correspondance entre Céline et Marks témoigne d'un certain manque de pudeur chez ce dernier, ses traductions sont plus fades et timides que l'original et que celles de Mannheim. Posant l'existence d'une friction entre différents registres, Marie conclut que Marks, quoique bien capable de rédiger une traduction aussi choquante que le texte de Céline, n'aurait pas pu faire publier une version plus fidèle, étant donné l'écart entre les canons esthétiques des deux publics.

Dans «le Niveau de langue zéro», Lance HEWSON s'interroge, à partir d'un corpus de journaux anglais, sur la façon dont des journalistes traitent les mêmes informations (informations «neutres» se situant au niveau zéro) pour rédiger des articles d'une forme, d'une mise en valeur et d'un contenu tout à fait différents. Selon Hewson, leur façon d'interpréter et de transmettre ces mêmes renseignements «neutres» est déterminée par le cadre culturel, socio-culturel et situationnel de départ, par le support et les conditions de production/réception, par l'intentionnalité du producteur et du récepteur, par le contexte discursif ainsi que par le contexte réel de réception.

Dans «la Spécification en traduction: le cas (particulier) des "situiolectes"», Jacky MARTIN a insisté sur l'importance de la situation de l'acte langagier et sur la nécessité de tenir compte de la fonction de cet acte pour réaliser une bonne traduction. À partir des dialogues d'Albee et de Camus, Martin a démontré que les mêmes expressions idiomatiques ou figées changent de fonction dans une

situation socialement et culturellement spécifique. Souvent stratégique, cette fonction affecte le sens du mot ou de l'expression de sorte qu'on peut identifier un véritable situasiolecte.

C'est sur ce même problème de la langue parlée ou du dialogue que s'est penchée Marie Sylviane MULLER. Dans sa conférence, «Ton familial, langue populaire, saveur régionale dans *Saturday Night and Sunday Morning* d'Alan Sillitoe et dans sa traduction française», elle a examiné les problèmes posés par les niveaux et registres présents dans ce roman. Le défi est d'autant plus grand ici que l'auteur/narrateur emploie, lui aussi, une langue à la fois populaire et régionale. Comme l'a montré Muller, le traducteur doit décider soit de marquer le texte de la même saveur régionale, et donc de proposer une traduction d'emblée identifiable socialement et géographiquement, ce qui serait en quelque sorte une expropriation, soit de «neutraliser» le texte et d'en donner une version plus fade.

Annick CHAPDELAINÉ a souligné qu'un problème semblable se pose avec la traduction de l'œuvre de William Faulkner, marquée par le sociolecte et le dialecte d'une communauté du Sud américain. Se réclamant, à l'origine, de la pratique de la traduction «transparente» (Elmar Tophoven), Chapdelaine et son équipe proposent une version québécoise qui reproduit des variantes du lexique et des écarts de prononciation semblables à ceux proposés par l'auteur. Selon Chapdelaine, il vaut mieux relire Faulkner *via* le Québec que de neutraliser le texte.

Ian HIGGINS s'est penché également sur le problème de la transcription et de la traduction de l'oralité dans sa communication intitulée «Niveaux de langue et registres de la traduction: les facteurs prosodiques». À partir des traductions de *Jean de Florette*, il a étudié l'importance des deux registres, social et tonal. Examinant une traduction de Camus, le conférencier a mis en évidence l'importance du sociolecte. Une analyse de la traduction de quelques poèmes et chansons a montré l'importance de l'élément prosodique. Higgins demande donc aux traducteurs de réfléchir sur la phrase parlée, car le ton est en grande partie traduit par la structure prosodique.

Dans sa conférence intitulée «Polylogie et registres de traduction: le cas d'*Ulysse*», Barbara FOLKART a examiné les voix et les techniques qu'utilise Joyce et la façon dont le traducteur a abordé la multiplicité de styles, de tons, de niveaux et de registres qu'entraîne la polylogie joycienne. Son analyse fort utile du système sémiotique et linguistique de Joyce a fait ressortir la complexité de son œuvre et lui a permis de cerner quatre registres ou strates: la strate scripturale, la voix naïve, les ruptures discursives et l'inscription de l'énonciateur. Traduire une telle œuvre, comme l'a signalé Folkart, oblige le traducteur à faire d'abord une analyse analogue afin de repérer et de comprendre ces registres et, par la suite, de reproduire un effet de réel, c'est-à-dire de devenir écrivain lui-même mais à la manière de Joyce.

Jean SÉVRY, dans son étude «Registres, niveaux de langues et manipulations idéologiques: à propos de traductions de *Chaka, une épopée bantoue* de Thomas Mofolo», a démontré, comme l'a fait précédemment Marie, l'importance des conditions de production. Son analyse de trois traductions de cette œuvre africaine, deux vers l'anglais et l'autre vers le français, a démontré l'évolution de ces conditions et les répercussions de ces changements sociaux dans les textes traduits. À part des conventions politico-linguistiques à respecter, telles que l'emploi des mots péjoratifs, les traducteurs doivent tenir compte également des conventions littéraires de leur époque, ce qui explique par exemple que le titre soit suivi de désignations différentes: «historical romance» (1931), «épopée» (1940) et finalement «roman» (1981). L'étude de Sévry établit que le traducteur n'échappe pas aux influences de sa culture ni au besoin de plaire à son public.

En somme, plutôt que de s'attaquer directement aux questions de définition soulevées par Bensimon, les participants ont pour la plupart choisi d'analyser, à partir d'exemples littéraires ou journalistiques, les problèmes posés par les niveaux de la langue parlée et les solutions proposées par les traducteurs. D'une grande utilité, ces analyses servent à sensibiliser lecteur, traducteur et traductologue à la complexité de la question et invitent à poursuivre les recherches dans ce sens.

Jane Koustas
Brock University